

L'Incident

Maë Defix

18 h 52. Encore trois élèves à évoquer et je file. Trois élèves. Ce n'est rien. Quinze minutes grand maximum. Mila, Amina et... et Amaury. OK. Bon. Je dois me résigner, je n'aurai pas le Transilien de 19 h 26. Le calcul est rapide. Mila, pas la meilleure élève, pas la pire non plus, elle a le mérite de venir en cours et de faire semblant d'écouter. Onze de moyenne en français. C'est une scientifique, je lui pardonne. Cinq minutes. Puis Amina. Excellente élève, rien à dire. Curieuse, cultivée, passionnée par la littérature. J'aime ces élèves-là, ceux-là mêmes qui restent après le retentissement de la sonnerie, pendant la pause, pour parler du dernier livre qu'ils ont lu. Deux minutes. Félicitations du conseil de classe, cela va de soi. Et enfin Amaury. Amaury. Amaury. Bon élève, aucun doute. Fils de bonne famille, aucun doute là-dessus non plus. En français, ça fonctionne bien, 15,5 de moyenne. Pas vraiment un littéraire, mais plutôt un élève curieux qui a grandi dans un milieu favorisé. Ça aide. Mais vingt-cinq minutes. Il est 18 h 54. Donc cinq minutes plus deux minutes plus vingt-cinq minutes ça nous fait 19 h 26. Exactement la même heure que le Transilien. Merde. Je vais le rater. Tant pis pour ma soirée au théâtre avec les copines.

Ça fait vraiment chier, putain. On ne pourrait pas en parler à un autre moment d'Amaury et de l'incident de l'autre jour, sérieux ? Ça fait deux semaines que j'attends d'aller voir l'adaptation au théâtre du livre d'Annie Ernaux, *Mémoire de fille*. Ça fait vraiment chier. Mais bon. C'est ça aussi d'être prof. J'ai deux mois de vacances en été, donc je peux bien me taper un conseil de classe jusqu'à 19 h 30 trois fois dans l'année. Annie Ernaux. La même qui a provoqué l'incident avec Amaury, lors de mon cours de lundi dernier. Enfin, pas Annie Ernaux elle-même, elle n'était pas là, même si j'aurais bien aimé, au fond, elle m'aurait été d'une aide précieuse. Les élèves comprennent davantage les possibilités et la liberté qu'offrent l'écriture et la littérature quand les auteurs sont devant eux. Moins quand ils sont absents, ou morts, pour bon nombre d'entre eux. Lundi dernier, donc. Moi, Élise Lascot, professeure agrégée de lettres modernes, j'aime bien préciser, ça fait son effet à chaque fois. Eux, les secondes 7, et parmi eux, Amaury de Fontenay. Première séance d'une séquence sur l'écriture de soi. Ils devaient donc lire chez eux *L'Événement* d'Annie Ernaux. Je leur avais montré l'adaptation en film, le jeudi d'avant. J'ai apprécié la curiosité des élèves et leur envie de comprendre comment Annie Ernaux se servait de la précision des mots pour décrire de manière objective les événements qui ont précédé et suivi son avortement clandestin. La précision chirurgicale des mots. L'intimité et le collectif. Ça les surprend à chaque fois. Ce qui a surpris Amaury, c'est qu'on puisse oser étudier le récit d'un avortement clandestin. Du « meurtre d'un enfant », selon lui.

« Il s'est énervé, a hurlé que vous n'aviez pas le droit, madame Lascot, de faire l'apologie de l'avortement.

Madame Lascot ? Madame Lascot, vous êtes avec nous ? » Je crois que je me suis un peu perdue dans mes pensées. Coup d'œil rapide à ma montre Casio : 19 h 07. La pro- viseure me parle. Il faut répondre. Il faut se justifier. Liberté pédagogique, mais liberté surveillée... Expliquer calmement l'objectif de la séquence. L'écriture de soi. Le choix des œuvres d'Annie Ernaux qui va de soi, aussi, pour cette séquence. Annie Ernaux est la reine de l'auto- socio-biographie. Écrire sur soi pour parler des autres, de la société, du monde. Donc, oui. Je maintiens la pertinence de mon choix pédagogique. C'est le moment aussi d'exprimer que je me suis posé la question, en amont, de savoir si étudier *L'Événement*, un livre au sujet malheureusement encore tabou, ne poserait pas de problème. Puis merde alors. Le lycée de privilégiés, je me suis dit. Les élèves ouverts, les parents cultivés. Un lycée sans problème, au fond. Donc, ouais. Je leur ai demandé de lire *L'Événement*, je leur ai fait voir le film, je les ai fait débattre, argumenter, élaborer un discours rhétorique non pas sur l'avortement comme acte en lui-même, non, la salle de classe n'est pas le lieu approprié et dédié à ce genre de débats, mais sur la manière qu'a eue Annie Ernaux de relater cet événement. Qu'ils s'expriment, aussi, qu'ils disent ce qu'ils ont apprécié et moins aimé, s'ils ont préféré le film ou le livre. Le film pour eux, forcément, le livre pour moi, forcément. Mais argumenter. Toujours. Argumenter. Ma devise, ils le savent. Lorsqu'ils passent cette porte, qu'ils prennent la parole, qu'ils dissertent, qu'ils commentent, qu'ils expliquent : argumenter. « Ayez un esprit critique. Expliquez systématiquement votre pensée, développez-la, justifiez-la. L'argumentation, c'est la base. Tout passera tant que vous argumenterez. » Je veux en faire de vrais citoyens

capables de penser par eux-mêmes. Pas écouter papa, maman, ni les amis, et encore moins les profs. Qu'ils se fassent leurs propres idées des choses. Et pour cela, qu'ils lisent, qu'ils se cultivent. Donc, oui. Je leur ai fait lire *L'Événement*.

« Peut-être auriez-vous dû choisir une œuvre plus consensuelle, madame Lascot. Je ne sais pas, moi, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, par exemple, un chef- d'œuvre ! » Toujours la proviseure, la même. La cinquantaine, ancienne professeure de mathématiques, carré brun, yeux verts, un peu réac, mais vraiment pas méchante. Mais bien sûr, suis-je bête. Chateaubriand. Les *Mémoires d'outre- tombe*. Le livre préféré des élèves. Non mais franchement. Essayez donc de faire lire ça à des élèves de seconde. Déjà que c'est assez indigeste pour une agrégée de lettres modernes. Bref. L'éternel soutien de la hiérarchie dans l'Éducation nationale. J'adore. C'est ma faute. Ma faute d'avoir tenté d'aiguiser l'esprit critique de mes élèves, de les faire débattre sur un sujet de société, sur un droit qui tend à être remis en cause dans certaines démocraties. C'est pour ça qu'Annie Ernaux a écrit ce livre. Je devais m'en saisir, mes élèves aussi. On ne fait pas de politique dans ma salle de classe. On débat de l'esthétique des choses. De la manière dont les mots permettent de se sauver soi-même et le monde. De parler de l'intime autant que du collectif. Mais bon, pour trente élèves intéressés par ce livre majeur de la littérature contemporaine et un réfractaire, un seul, un jeune qui a hérité des dogmes familiaux qui se transmettent de génération en génération depuis tant d'années, sans remise en question, sans bouleversement, sans révolte, ce sera Chateaubriand l'année prochaine. Super programme, j'ai vraiment hâte de voir ça.

L'incident, donc. Ou devrais-je dire l'événement, sans mauvais jeu de mots. OK, j'arrête. 19 h 31. Même endroit. Bâtiment 4, deuxième étage, salle 4-22. Tables en arc de cercle. Toujours le conseil de classe des secondes 7. Toujours en train d'évoquer Amaury. Sans l'incident de lundi dernier, Amaury, c'est deux minutes, comme Amina. Et oui, mon expérience des conseils de classe m'a permis de déterminer une échelle, un barème : chaque catégorie d'élèves, c'est un chrono défini à l'avance, le même à chaque fois. Deux minutes, c'est pour les extrêmes. Les très bons ou les très mauvais, ceux pour qui on a déjà tout essayé malheureusement. Puis il y a ceux que j'appelle le ventre mou. Les élèves normaux. C'est vous, c'est moi. Ça va de neuf à quatorze de moyenne. Ça ne pose pas spécialement de problèmes, seulement on doit s'accorder entre profs, les élèves ayant le talent de ne pas exceller dans toutes les matières en même temps, il y aura les professeurs avocats de la défense et les professeurs procureurs. Donc, pour eux, cinq minutes, le temps de s'accorder sur une vision commune, harmonieuse et globale pour rédiger l'appréciation générale, celle qui orne le rectangle aux contours noirs en bas de chaque bulletin. Et enfin il y a le reste. Les autres, c'est vingt-cinq minutes. Au bas mot. Là, pardon, mais c'est quand ça pue les emmerdes. C'est l'antichambre du conseil de discipline. J'aurais davantage misé sur Loris de la seconde 3, mais non, c'est Amaury le prochain à comparaître. Pour un incident qui s'est déroulé dans ma classe. Et pour chaque événement le même rituel : rapport d'incident à rédiger, les faits, rien que les faits, comme le ferait un flic pour un procès-verbal. Poser le rapport d'incident sur le bureau de la CPE - la conseillère principale d'éducation, pour ceux qui n'ont pas pris jargon de l'Éducation nationale comme LV2.

Une copie pour le chef d'établissement. Puis c'est selon : retenue, avertissement, travaux d'intérêt général, ou le jugement dernier. Le conseil de discipline qui débouche sur des décisions du type exclusion définitive ou temporaire. J'aurais bien opté pour le travail d'intérêt général en donnant à lire à Amaury l'ensemble du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir mais la CPE et la proviseure ont préféré opter pour un simple avertissement. Amaury était un très bon élément qui stimulait l'ensemble du groupe-classe. C'était un élève moteur. Oui, un simple avertissement fera l'affaire. Il ne faut pas chercher à nuire aux élèves non plus. Mais vingt-cinq minutes, tout de même. Et un Transilien et une soirée entre filles au théâtre ratés. Pour entendre l'avis de chacun des enseignants, des délégués de classe et des parents d'élèves, celui de la CPE, de la proviseure, de son adjointe puis de la psychologue et conseillère d'orientation. Vingt-cinq minutes. Un avertissement.

J'ai dû lire mon rapport d'incident puis réexpliquer l'événement en détail afin que chacun puisse se forger son opinion. Donc, lundi 13 novembre 2023, à 8 h 55. Les élèves entrent dans un flot continu semblable à la sortie de la station de métro et de RER La Défense le matin à 9 heures. Mon mètre soixante-cinq ne fait pas le poids face à cette masse lycéenne qui pénètre le Bâtiment 2, longue barre de quatre étages, et part à l'assaut des salles de classe. Troisième étage. Je traverse le couloir sombre puis éclairé, puis scintillant selon les néons plus ou moins fonctionnels. Coucou rapide de la main à Tania, qui donne cours d'anglais aux terminales. Salles 2-35, 2-36, 2-37. Ils attendent déjà devant la porte. Les secondes 7. J'ouvre mon sac, en tire mon

porte-clés en forme de gros pompon en fourrure rose poudré, et insère la clé dans la serrure. Un tour. La porte s'ouvre. La masse se déplace mécaniquement et pénètre dans la salle. 8 h 59. « Bonjour. Bonjour ? Bonjour ! Bonjour. Eh, oh, Alice, votre capuche. Ahmed, vous me ferez le plaisir d'enlever votre bonnet également, je vais vous décevoir mais on ne part pas en classe de neige. Bonjour. Bonjour. Léo, vous retirez vos écouteurs, s'il vous plaît. » Clac. La porte fermée. Allumer les lumières. Un, deux, trois interrupteurs. Puis éteindre la rangée du fond, un néon déconne et clignote. C'est désagréable. Le rideau se lève. La pièce commence. « Cassandra, merci de ranger ce vernis à ongles, nous ne sommes pas dans une annexe de Sephora, ne vous en déplaise. » Allez. Leur demander de se calmer. Une fois. Deux fois. Plutôt rapide aujourd'hui. Leur demander comment ils vont, s'ils ont passé un bon week-end. Puis entrer dans le vif du sujet. Incrire au tableau, au feutre Velleda bleu : « Séquence 3 : L'écriture de soi. Séance 1 : *L'Événement* d'Annie Ernaux. » Toujours souligner le titre des œuvres. Entamer la discussion. L'éternel discours sur la nécessité de se former un esprit critique, d'argumenter sur ses avis personnels, de les défendre, de les illustrer par des exemples précis. Tenir un discours cohérent, construit, étayé. « Comment avez-vous trouvé le livre que vous aviez à lire ? Avez-vous préféré le film ? Le livre d'Annie Ernaux ? Pourquoi ? Oui, Lina. » Lina a préféré le livre. Elle le trouve féministe. C'est important, le féminisme, et d'avoir des voix qui traitent de sujets aussi tabous que l'avortement. « Merci beaucoup, Lina. Qui d'autre ? Oui, Océane. » Océane est d'accord avec Lina. Le livre est mieux, bien que le film soit plus parlant. On s'identifie davantage. Puis leur expliquer le dessein littéraire d'Annie Ernaux.

Ce mouvement de l'individuel vers le collectif, du vécu vers la mémoire. Et dans tout cela, les mots et leur pouvoir, l'objectivité de l'écriture. « Paul ? Allez-y. » Le film est plus émouvant. La précision clinique de la prose d'Annie Ernaux a déconcerté Paul. Pour lui, le livre manquait de sentiments. « Merci à toutes et à tous. » Séparer la classe en deux. D'un côté ceux qui défendront le livre. De l'autre, ceux qui défendront le film. Confronter les esthétiques, les arts, les choix, les narrations, le traitement des personnages. Et toujours argumenter. Comparer. Et Amaury qui se lève d'un coup. Hurler. Et moi qui ne comprends pas ce qui se passe. Il est 9 h 34. Il est plutôt calme d'habitude, Amaury. Deuxième rangée à gauche lorsqu'on est dos au tableau. À côté de Clément. Amaury qui hurle dans la classe, donc. Que je n'ai pas le droit de faire de la politique. Que je ne suis qu'une putain de féministe. Que je n'ai pas le droit de leur faire lire un livre qui traite du meurtre d'un enfant et d'une meurtrière. Meurtrière peut-être, mais prix Nobel de littérature quand même, précisai-je à ce moment-là. Il m'a ensuite demandé, non, pardon, ordonné de fermer ma gueule. Que j'étais une prof de merde qui ferait mieux d'enseigner en banlieue chez les gauchistes. La porte a claqué. Amaury a quitté la classe. Les élèves sont choqués. Je suis stupéfaite, sans voix. C'est la première fois que je vis un incident d'une telle ampleur. Reprendre. Faire comme si de rien n'était. Reprendre le cours et régler cette histoire plus tard, en prenant du recul. Il est possible, voire compréhensible, qu'Amaury ait été heurté par le récit d'Annie Ernaux, par l'événement que représente son avortement. Mais toujours argumenter. Non pas de la légitimité des actes, ni de la légalité des choses, mais du pouvoir des mots, de ce que produit la littérature sur la

société, sur l'esthétique des choses. Débattre et s'enrichir mutuellement. Plutôt que de hurler et de claquer la porte. Les convictions d'Amaury l'ont emporté sur sa capacité à rester calme et à argumenter. En discuter la prochaine fois. Désamorcer le conflit. Lui faire comprendre d'abord, qu'il le veuille ou non, que l'avortement est un acte légal, bien qu'il ne le fût pas encore lorsque Annie Ernaux l'a subi. Merci Simone Veil. Ensuite, expliquer que le cours de français n'est pas le lieu d'un débat politique mais l'espace propice à un échange construit et réfléchi sur la littérature, la beauté de l'écriture qui est un art, les idées que transmettent les mots et la forme qu'ils prennent. L'enjeu n'est pas de juger l'acte d'Annie Ernaux en lui-même ni de gloser sur sa légalité ou sa légitimité, non. Le cours de français offre la liberté de construire une réflexion construite et argumentée sur le livre qu'on a aimé ou non, le film qu'on a préféré ou non, sur ce qu'on a apprécié des procédés narratifs et du traitement du sujet. Disséquer cette œuvre littéraire qu'est *L'Événement*, c'est un livre, qu'on le veuille ou non, et argumenter sur la manière dont le récit de soi est rendu possible par Annie Ernaux, grâce à son écriture objective et à sa portée universelle qui transcendent le simple vécu de l'écrivaine pour toucher toute la société. Ne pas défendre ni condamner l'avortement. Être neutre. Débattre du pouvoir des mots, être libre de s'exprimer sur la capacité de la littérature à transmettre des émotions, des messages. Nous ne sommes pas à la tribune de l'Assemblée nationale, mais dans un lycée, plus précisément en cours de français, toujours cet espace de liberté et d'apprentissage de l'esprit critique. Mais Amaury n'est jamais revenu dans mon cours, ses parents le lui ayant interdit. Ils ne veulent pas d'une prof partielle aux idéaux féministes.

Je crois plutôt qu'ils ne souhaitent pas que leur fils ait une enseignante capable de donner à leur enfant ses propres clés de compréhension du monde et de la société. Je m'é gare. Après ma tirade, chacune des personnes présentes au conseil de classe s'est exprimée. Un très bon élément, Amaury. Un élève moteur. Un dérapage. Avertissement. Oui, c'est bien, ça, un avertissement. Qu'il présente des excuses à madame Lascot tout de même. Mais il ne changera pas de professeur de français, ça non, ça ne fonctionne pas comme ça.

19 h 44. De la petite grille qui donne sur l'arrière du lycée, on peut voir les néons de la salle 4-22 s'éteindre, rangée après rangée. Les professeurs, délégués, élèves et parents, ainsi que la CPE et la proviseure, sont sortis du lycée : les uns par la grille principale, donnant sur l'esplanade devant le lycée, les autres par le parking. Je suis pressée. J'espère toujours être à l'heure pour le début de la représentation au théâtre. Il faut que je me dépêche, que je coure pour choper le Transilien de 19 h 59. Descendre les escaliers du Bâtiment 4 deux par deux. Traverser le hall vide et obscur de ce même bâtiment. Pousser la porte. Prendre le raccourci, tout de suite à droite en sortant du Bâtiment 4, longer le préau devant les laboratoires de physique-chimie et de SVT. Puis à gauche, passer à côté du jardin partagé, et oui, innovation pédagogique, atteindre le petit portillon à l'arrière du lycée, réservé aux professeurs et qui donne un accès plus rapide à la gare. Sonner à l'interphone. La caméra qui s'allume. Le concierge qui presse sur le bouton. « La porte est ouverte. » Tomber nez à nez, en haut des trois marches qui séparent le lycée du trottoir, avec une femme d'une cinquantaine d'années, cinquante-six, je dirais. Elle hurle.

Féminisme, avortement, meurtrière d'enfant, Annie, Ernaux. Je comprends tout de suite. La mère d'Amaury. J'essaye d'argumenter, je suis agrégée de lettres, les mots c'est mon truc, argumenter, toujours, envers et contre tout, le débat et l'esprit critique. Rien à faire, elle hurle dans cette rue vidée par ses occupants, villedortoir où ne subsistent que la lumière blafarde des réverbères et l'odeur des cheminées. La laisser hurler. Tenter de la contourner. Puis la colère. Sa colère. Celle d'une mère. Amorcer la descente de la marche la plus haute pour rejoindre le trottoir. Une main qui attrape le cou et qui pousse. Ce ne sont pas mes pieds qui ont rejoint le sol en premier, non, c'est mon crâne. Mon crâne se fracassant contre le garage à vélos. Juste le temps de penser à mes copines qui vont m'attendre, mon chat qui attend ses croquettes, mon tas de dissertations qui attend d'être corrigé, « Madame, vous avez corrigé nos copies ? », et la galère de la proviseure pour trouver un remplaçant. Du sang qui coule. Ma main qui touche mon crâne. Ma main pleine de sang. Du sang qui coule sur mon visage. La mère qui monte dans sa voiture. Les phares. Les essuie-glaces et le chauffage pour retirer la buée. Et le grondement d'une voiture qui s'éloigne. Les rues vides. Le lycée comme une bête endormie. 20 h 01. Le Transilien qui passe à faible allure en quittant la gare puis en longeant le lycée qui jouxte les voies de chemin de fer. Et moi, à terre. La vision floue, puis noire. Le sang qui coule, abondamment, abreuvant les sillons du sol et le caniveau tout proche. Une fin digne d'une tragédie grecque pour la prof de français. Le rideau se baisse, le même qui s'est levé tant de fois devant plus de trente paires d'yeux. Et BFM devant le lycée, les duplex, les reportages sur moi, les cordons jaunes de la police scientifique, comme dans les films, les élèves

interviewés devant le lycée, caméra fixée sur le haut du buste et la petite virgule Nike brodée sur le cœur pour éviter de filmer le visage, « C'était une prof cool, madame Lascot, elle va nous manquer ». Eux aussi vont me manquer. L'édition spéciale, le bandeau rouge et l'écriture blanche en caractères gras : « Une professeure de français laissée pour morte à la sortie d'un lycée tranquille des Yvelines. » Pas si tranquille, le lycée, apparemment. Quatre-vingt-quatorze caractères espaces comprises comme épitaphe. La cérémonie aux Invalides, j'espère, avec mon portrait en grand, les Palmes académiques ou la Légion d'honneur, quand même, pour un serviteur de l'État, le discours du président de la République, argumenter, toujours argumenter, le pouvoir des mots et de la littérature, le dévouement et la vocation. Et un prof de plus, assassiné.

Maë Defix, 21 ans, France

Après une année d'hypokhâgne et deux ans de licence de lettres modernes, Maë prépare un master de langue et littérature française à la Sorbonne. Lauréat du Grand prix Poésie RATP, son poème « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans », a été affiché en 2020 dans le métro parisien. Ses écrivain-e-s préféré-e-s : Annie Ernaux, Jean Rolin, Émile Zola et Cécile Coulon (pour ses poésies). Il aime lire, écrire, les randonnées, suivre l'actualité et la politique, et regarder des séries.

Maë est parrainé par
Michel Lambert.